

Psychanalyse et politique, le blog

Articles associés au tag "hystérie"

jeudi 7 janvier 2010

Lever l'impasse de l'hystérie - Hélène Deltombe

Hélène Deltombe, psychanalyste, membre ECF

On dit que 2010 sera freudien ! L'œuvre de Freud entre dans le domaine public, et les maisons d'édition sont nombreuses à vouloir en publier des textes. On dit que le sujet hystérique n'est plus celui qu'il était à la fin du 19^{ème} siècle. C'est tout juste parfois si on ne proclame pas la caducité de la théorie freudienne en la matière. Et pourtant, l'hystérique, sans doute sous des formes nouvelles, avec des symptômes de notre époque, adresse une demande à l'analyste avec son corps, au point d'en être, comme depuis toujours, mutique.

D'abord le corps parle, et c'est l'interprétation de ses manifestations qui peut susciter l'ouverture de l'inconscient. Ainsi que l'indique Jacques Lacan, « le symptôme est d'abord le mutisme dans le sujet supposé parlant (...) et c'est dans le mouvement même de parler que l'hystérique constitue son désir »¹. Encore faut-il savoir comment traduire les textes de Freud, et comment traduire les signes que donne à lire l'hystérique.

Dans chaque cas, Freud se donne pour objectif une reconstitution totale des lacunes de l'histoire du sujet, lacunes dues au refoulement de certains souvenirs pénibles, conflictuels, sources de symptômes dont le déchiffrement permet la remémoration. De cette mise en paroles, de ce travail d'élaboration de la causalité psychique, il résulte la disparition de symptômes, mais surtout la prise en compte par le sujet de la vérité et du savoir qu'ils délivrent pour orienter son existence.

Les premiers cas d'hystérie de Freud lui permettent d'énoncer un principe général, celui que certaines impressions, reçues à une époque présexuelle et qui n'avaient aucun effet sur l'enfant, conservent plus tard leur puissance traumatisante, en tant que souvenir, une fois que la jeune fille ou la femme vit un événement important sur le plan sexuel. Il suffit d'évoquer ces souvenirs afin d'éteindre leur « puissance traumatisante ». Et, ajoute Freud, le symptôme signifie la représentation – la réalisation – d'un fantasme à contenu sexuel. Lacan souligne dans son *Séminaire I* que Freud se concentre sur la cause du symptôme et que sa méthode s'est avérée parfaitement efficace.

Les choses se sont avérées plus complexes lorsqu'il s'est agi non plus d'un traitement court, mais d'une véritable analyse, comme dans le cas de Dora. Son dégoût intense de la sexualité se marque par des symptômes tels qu'une sensation d'irritation dans la gorge, et se rapporte à une situation traumatique bien plus précoce que Freud ne l'aurait d'abord pensé : Dora finit par se remémorer au cours de la cure ce qui est à l'origine du symptôme et du fantasme sexuel qui la torturaient à l'adolescence : « Elle se rappelait très bien avoir été, dans son enfance, une *suçoteuse*. (...) Dora elle-même avait gardé dans sa mémoire une image nette de sa première enfance : elle se voyait assise par terre dans un coin, suçant son pouce gauche, tandis qu'elle tirait en même temps, de la main droite, l'oreille de son frère tranquillement assis à côté d'elle. Il s'agit ici d'un mode complet de l'assouvissement de soi-même par le suçotement »².

Lacan souligne que « les formes que prend le refoulement sont attirées par ce premier noyau que Freud attribue alors à une certaine expérience, qu'il appelle l'expérience originelle du trauma »³.

C'est à partir de son trauma originel, décelé par Freud – être une suçoteuse – que la vérité de son existence pourrait surgir pour Dora, ce que Lacan déduit de la lecture du cas : « la femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale »⁴. Mais « pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité, il lui faudrait réaliser cette assumption de son propre corps, faute de quoi elle reste ouverte au morcellement fonctionnel qui constitue les symptômes de conversion »⁵. Or, son analyse ne lui offre pas la clé pour réaliser la condition de cet accès, car Freud, en raison de son contre-transfert, revient trop constamment sur l'amour que M. K inspirerait à Dora, si bien qu'elle ne peut résoudre le mystère de sa féminité qui motive son idolâtrie pour Mme K., tout comme sa longue méditation devant la *Madone Sixtine* de Raphaël à Dresde. Outre le fait que Freud n'a pas distingué la place spécifique de l'homme pour l'hystérique, l'imposant à Dora comme objet d'amour au lieu d'apercevoir sa place comme objet d'identification, il a sous-estimé l'importance fondamentale de la position de jouissance de Dora, inscrite dans son corps par un scénario de jouissance, et marquée par sa fascination pour le corps de l'Autre féminin.

Lacan montre la conséquence de cette impasse qui n'a pas été levée pour Dora en soulignant qu'elle a été laissée telle « une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal »⁶. Il en résulte que Dora s'en est trouvée confortée dans la jouissance de sa structure : « J'ai dit que l'hystérie se caractérise par la fonction

d'un désir en tant qu'insatisfait (...) l'hystérique répète toujours ce qu'il y a d'initial dans son trauma, à savoir un certain trop-tôt, une immaturation fondamentale »7.

1 Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p.15-16.

2 *Ibid.*, p.36-37.

3 Freud S., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p.55.

4 *Ibid.*, p.221.

5 Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.221.

6 *Ibid.*, p.223.

7 Lacan J., « *Le désir et son interprétation* », *Le Séminaire, Livre VI*, séance du 15 avril 1959, *Ornicar ? n° 26-27*, Paris, Seuil, 198

Posté par [Dario Morales] à 11:05

Tags associés à cet article: [contre-transfert](#), [féminité](#), [hystérie](#), [insatisfaction du désir](#), [jouissance](#), [mutisme](#)

jeudi 15 octobre 2009

Un "roque" final - Catherine Bonningue

Catherine Bonningue, psychanalyste, membre ECF

La responsabilité de l'analyste qui enseigne a été soulignée par Lacan. Il y a des dits qui savent cheminer dans les profondeurs du goût. On lira ci-dessous un des effets d'un dit, qui a su se combiner aux dits de l'inconscient particulier d'un sujet. C. B.

« Tout le monde sait que *La* femme n'existe pas. » Telle est la petite chanson que nous serinons aujourd'hui. Ce qui n'empêche pas tout le monde d'y croire, à l'existence de *La* femme. Mais aperçoit-on pour autant, dans cette évidence du dire lacanien (dernier Lacan), toutes les conséquences que cela implique. Jacques-Alain Miller nous a fait apercevoir, il y a peu, le lien de cette non-existence du signifiant *La* femme avec l'inexistence du rapport sexuel. Il parle de forclusion de ce signifiant *La* femme. (« *Choses de finesse en psychanalyse* », 26 novembre 2008) Ce que nous ne pouvons pas ne pas mettre en parallèle avec la forclusion du signifiant du Père. Si la forclusion du signifiant du Nom-du-Père permet le déclenchement d'une psychose, avec construction d'un délire, la forclusion du signifiant *La* femme a elle aussi bien des conséquences, mais que Lacan a traduit par un « tout le monde est fou ». À la forclusion d'Un-père, le délire psychotique. À la forclusion de *La* femme, le délire généralisé. Elles sont toutes folles, mais pas folles du tout. Penchons-nous sur les conséquences qui en découlent pour le sujet femme, qui, selon les principes freudiens qui sont toujours les nôtres, s'identifient sur le côté féminin. Si l'absence d'une représentation d'Un-père dans le symbolique laisse le sujet désemparé quand il a à faire le père, l'absence d'une représentation de *La* femme ne laisse-t-elle pas tout autant le sujet féminin désemparé quand elle a à faire la femme ? Bien sûr, les femmes ont à disposition leur cortège de semblants (infini) pour combler ce trou, mais soyons attentifs au fait qu'il y a une autre réponse à cette forclusion de *La* femme que celle de ce semblant, mixte de symbolique et d'imaginaire. Si nous plaçons « tout le monde est fou » dans ce trou de la forclusion de *La* femme, il nous faut bien admettre qu'il y a une réponse au niveau du réel, c'est-à-dire une réponse qui n'est pas de semblant. Cette réponse nous l'appelons jouissance, sinthome. Sorte de livre de chair à payer pour combler ce trou dans le symbolique. Dont les femmes peuvent se faire à l'occasion les marionnettes dans le réel. Quelle solution offre une psychanalyse lacanienne (dernier Lacan) pour sortir de cette impasse qui fait prisonnières les femmes de cette absence d'un signifiant à les représenter dans le symbolique ? Le dernier Lacan, médié par le récent J.-A. Miller, nous a décalé du fantasme (toujours tributaire de l'imaginaire et du symbolique) au sinthome (prétendant au réel). Le sinthome inclut le fantasme, il en passe par le fantasme. Le fantasme donne son armature au sinthome, et donc une modification du mode de jouissance en fin d'analyse en passera nécessairement par les dimensions d'imaginaire et de symbolique du fantasme. Le sinthome ne s'attrape-t-il pas d'abord par le fantasme ? Et l'enjeu d'une analyse est que le sinthome dégagé, isolé, concentré, permette au sujet d'obtenir un changement dans le réel, à partir du symbolique et de l'imaginaire. Le savoir-se-débrouiller, savoir-y-faire avec le sinthome implique à notre sens d'avoir pris sur lui une autre perspective. Le terme de roque (du jeu d'échecs) nous venait pour qualifier ce dégagement de la jouissance du sinthome chez le sujet féminin, jouissance savamment obtenue par un jeu d'identifications masculine et féminine (l'exemple fameux en restant la triade Dora-M. K-Mme K.). Là où le sujet, disons-le, hystérique, puisque l'hystérie fait problème aux femmes, nouait sa jouissance dans une inversion infinie de places masculines féminines, n'a-t-il pas dans ce qui sera une fin d'analyse à « roquer » son Roi et sa Tour, c'est-à-dire à changer de place sur l'échiquier, pour modifier la stratégie du jeu, libérant la Tour et la rendant efficace, protégeant le Roi, c'est-à-dire le mettant au repos. Tout cela étant obtenu, comme on le sait, sans que le Roi se mette à la place de la Tour, ni vice-versa. Deux cases vides sont exigibles entre les deux pièces, le Roi se positionnant près de la Tour, et la Tour sautant au-dessus du Roi pour occuper la place à côté de sa place

d'origine. Les deux places d'origine ainsi laissées vides le restent, tout au moins un temps. Ajoutons que ce « roque » ne se fait qu'une fois dans la partie et sur des pièces (maîtresses) qui sont jusque-là restées figées à leur place.

Il y a me semble-t-il toujours quelque chose d'un « roque » en fin d'analyse permettant à un sujet féminin de s'extraire de la prison de jouissance qu'induit irrémédiablement la forclusion du signifiant *La* femme. Une fois tombés les oripeaux de semblants qui l'habillent, cette place dénudée de la jouissance, de Plus-Personne, peut rester vide, peut supporter l'Absence par excellence, celle d'un être qui pourrait représenter le sujet féminin. Le chemin est bien souvent long avant d'obtenir ce « roque », qui ne s'invente pas, mais se rencontre ; la marionnette qui fut le représentant factice du sujet n'est pas reniée, mais seulement désuète. C'est une fin d'analyse qui ne se fait pas au nom du Père, c'est un changement radical qui n'est pas de métaphore (avec son reliquat de jouissance toujours réengagée), et qui se passe de l'Œdipe dans son processus (et pas bien sûr comme nœud de la névrose).

« Tu ne seras plus ce que tu as été, mais qui t'a fondé dans ton sinthome, indélébile, mais désormais désactivé. » Telle est la promesse, non idéalisée, d'une fin d'analyse.

Posté par [Dario Morales] à 11:18

Tags associés à cet article: **La femme**, **fin d'analyse**, **hystérie**

Ecole de la Cause freudienne (ECF)
